

en œuvre leur jeune intelligence, si l'on veut qu'ils profitent de leçons qui, jusque là, seraient pour eux vides de sens. C'est ordinairement de cinq à six ans que l'on peut confier l'enfance à des instituteurs. A cette époque son discernement s'exerce sur mille objets qui lui tombent sous les sens et elle retient aisément les mots qui les lui désignent. Nous devons toutefois excepter les salles d'asile où l'enseignement est calculé pour l'âge le plus tendre; et nous espérons qu'avec le temps elles pourront s'établir dans nos grands villages.

Les progrès qu'a faits l'éducation en ce pays, surtout depuis quatre à cinq ans, sont un indice certain de l'intérêt que l'on prend à son développement. Le nombre des écoles s'y est multiplié d'une manière remarquable, grâce au zèle des hommes dévoués à une si noble cause et à la volonté énergique de notre gouvernement; mais un grand nombre de ces écoles sont encore loin d'être excellentes. Le mal qui résulte de cet état de choses doit certainement être attribué au mince traitement que touchent encore aujourd'hui la plupart de nos instituteurs et qui ne sauraient tenter des maîtres d'un mérite réel. Attendons-nous donc à n'avoir que des sujets d'une capacité secondaire ou poussés à embrasser par nécessité la carrière de l'enseignement, tant que nous n'aurons pas aux moyens d'assurer une existence respectable et respectée aux personnes que nous chargerons de la direction de nos écoles. Ce devoir incombe surtout aux parents.

Mais ce n'est pas tout que de posséder des maîtres habiles, qui mettent en pratique de bonnes méthodes d'enseignement; il importe encore aux parents d'encourager ces maîtres soit en assistant de temps en temps aux exercices de l'école, soit en venant, par leur présence, aux examens périodiques qui s'en font, témoigner de tout l'intérêt que leur fait éprouver le résultat des travaux de l'instituteur. L'accomplissement de ce devoir est de rigueur et nul père de famille ne peut s'en dispenser. Mais malheureusement on ne trouve que bien peu de gens qui s'en acquittent. Les rapports des Inspecteurs viennent à l'appui de ce que nous disons à ce sujet. La plupart, cependant, donneront tous leurs soins à la plus insignifiante des affaires; mais l'importante affaire de l'éducation de leurs enfants n'attire qu'imparfaitement leur attention.

Résumons donc avec M. Northend, afin d'en mieux faire saisir l'ensemble, les principaux devoirs que leur position impose aux parents; ils sont faciles et peu nombreux. « Si nous voulons, dit-il en terminant son livre, que nos enfants profitent de l'école, nous ne devons, je le répète, les y envoyer qu'en temps opportun, c'est-à-dire, quand nous aurons pu voir qu'ils entendent ce qu'on leur enseignera. Nous devons de plus les porter à respecter le maître et à obéir aux règlements qu'il a établis; leur inculquer l'amour de l'ordre et de ce qui est bien; les encourager à l'étude par tous les moyens dont nous pouvons disposer; veiller à ce que les livres dont ils font usage soient ceux qui leur conviennent et voir, après l'instituteur, quand ils sont revenus au logis, s'ils comprennent ce qu'ils lisent; détruire dans leur esprit tout sentiment d'égoïsme; les porter à la bonté et à la patience; les habituer à être polis et réservés; enfin, assister, autant qu'il dépend de nous, aux exercices de l'école. »

En mettant en pratique ces sages préceptes, nous en arriverons, sans doute, à bénir Dieu de nous avoir comblés de bienfaits en nous donnant des enfants selon son esprit et à dire, avec le poète, cette admirable prière, qui jaillit un jour de son cœur :

Seigneur, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Préservez mes amis, et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants,
De voir jamais, Seigneur, l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseau, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants!

Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes.

Paris, septembre et octobre 1850.

DE LA GOUVERNIE.—Rome Chrétienne, 3e édition, 2 vols. in-12, 490 et 475 pages.

NICOLADBY.—Les Turcs et la Turquie contemporaine, 2 vols. in-12, 320 et 370 p., avec cartes.

VILLEMARQUE.—Les romans de la table ronde et les contes des ancêtres Bretons, 1 vol. in-12, 450 p.

VICTOR HUGO.—La légende des siècles, 2 vols. in-12.

C'est un poème, ou plutôt une série de poèmes, qui commencent au chaos et finissent au jugement dernier. On y retrouve les déplorables erreurs, le style obscur et parfois incompréhensible, la versification dure et étrange, que le grand poète a malheureusement introduits dans ses derniers ouvrages, où il a exagéré ses anciens défauts. Il y a aussi,

comme dans les *Contemplations* et dans les *Châtiments*, d'admirables passages. Ils sont, cependant, plus rares que dans ce dernier ouvrage, qui, malgré son mauvais esprit et la position ridicule que lui ont faite les triomphes de Napoléon III, renferme des beautés d'un ordre supérieur.

Montréal, septembre et octobre 1850.

MOYRETH.—French without a master: a course of lessons in the French language on the Robertsonian method, by A. H. Monteith, Esquire, 62 p. John Lovell.

THE FRENCH GENDERS, taught in six fables, reprinted by Mrs. Blackwood, 55 p. in-32. John Lovell.

Petite Revue Mensuelle.

Salut, bois couronnés d'un reste de verdure!

dit le poète, qui a chanté dans des vers inimitables les beautés de l'automne. Hélas! cette année, les brusques variations de la plus bizarre des températures nous ont enlevé bien à bonne heure ce reste de verdure, qui, chez nous, affecte toutes les couleurs, la couleur verte exceptée, dans nos bois diaprés, à la fin de la saison, de rouge, d'orange et de pourpre! Le 20 octobre, une chute de neige, comme la Ste. Catherine seule avait jadis le privilège d'en amener, est venu couvrir d'un blanc manteau toutes les campagnes du Bas-Canada, et même, au grand étonnement de nos voisins des Etats-Unis, une grande partie de celles de l'Etat de New-York. Il est tombé de la neige, ce jour-là, dans les parties les plus méridionales de notre continent. Cet hiver anticipé n'a cependant point duré; mais, depuis ce jour, nous avons eu toute une gamme ascendante et descendante de variations atmosphériques.

Il fut une époque où la Toussaint et le jour des Morts étaient, pour notre pays, le commencement d'une sorte de torpeur industrielle et commerciale, en même temps que des plaisirs et des réjouissances qu'une population heureuse et riche se permettait dans ce qu'on appelait la morte saison.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. D'une part nous ne sommes plus tout à fait ni aussi joyeux, ni aussi riches que par le passé; nous sentons plus en toute saison le besoin de travailler; et, d'autre part, les chemins de fer, qui remplacent la navigation interrompue, continuent à allonger, dans une certaine mesure, le commerce et l'industrie. Que serait-ce si un système de protection bien entendu et judicieusement appliqué, se développait comme il a déjà commencé à s'établir en faveur de quelques-unes de nos manufactures? L'achèvement du Pont Victoria et de notre Grand Tronc de chemin de fer jusqu'à la Rivière-du-Loop, la nouvelle ligne entre les Trois-Rivières et Arthabaska, dont les travaux sont déjà très avancés, le chemin de fer de la Rivière Nord entre Québec et Montréal, dont la construction paraît maintenant assurée, celui du St. Maurice, qui ouvrira un nouveau territoire à la colonisation, le développement rapide des parages du golfe et du bas du fleuve St. Laurent, par les quais que le gouvernement y a fait construire, les lignes de vapeurs et de remorqueurs qu'il y subventionne, les phares nombreux qu'il a fait bâtir partout où les intérêts de la navigation le réclamaient; les quais et les bassins que Montréal offre déjà au commerce et qu'elle étend et améliore chaque année, ceux que Québec a maintenus et entrepris de construire; l'exploitation de nos pêcheries, qui attirent plus que jamais l'attention; la colonisation de plus en plus rapide de nos terres incultes; l'établissement d'une ligne escale de vapeurs transatlantiques; tous ces faits, joints à notre mouvement intellectuel, qui s'est si remarquablement accru depuis quelques années, promettent de faire du Canada un pays digne de fixer l'attention des peuples de l'Europe, qui, jusqu'ici, n'avaient semblé voir sur le continent Américain rien autre chose que la colossale république des Etats-Unis. Aussi, les journaux de Londres et de Paris contiennent-ils fréquemment des articles sur nos progrès, et, dernièrement, au sujet de cette même ligne de vapeurs transatlantiques dont nous venons de parler, le *Times* plaidait énergiquement notre cause devant la mère-patrie. Nous empruntons à la *Mimère* une partie de sa traduction de cet excellent article:

« La position géographique du Canada place son territoire entre ceux de l'Amérique de l'Ouest et l'Océan Atlantique. La grande rivière St. Laurent et les vastes lacs intérieurs qui sont liés avec elle, offrent une grande route naturelle et convenable pour le trafic de l'Ouest. S'il n'était les glaces de l'hiver et certaines difficultés de la navigation, il est probable que Québec serait, en dépit de toutes les concurrences, devenue le grand marché de ce commerce. Mais le peuple des Etats-Unis, tout-à-fait sur ses gardes pour les intérêts contestés, et animé par l'importance de la lutte, n'a omis aucun effort pour donner une impulsion vers le sud à ce trafic lucratif. Une courbe légère suffirait pour porter les denrées vers l'Océan par New-York et Boston, au lieu de leur faire suivre le cours des eaux du St. Laurent. Dès l'abord, les Américains réussirent. Tandis que le Canada s'occupait d'écarter et de phares, de canaux et de bateaux de tonnage, les Etats-Unis poussaient leur réseau de chemins de fer, et Boston et New-York devenaient les véritables terminus de la navigation atlantique. Le Canada néanmoins était vif, résolu, et invincible. Il continua sa route avec une fermeté opiniâtre, et le gouvernement anglais